

ALAIN CAVENNE

ROMAN

PLATEBANDES



L'instant même

PLATEBANDES

Du même auteur :

L'art discret de la filature, roman, Québec/Amérique, 1994.

Un mariage à trois, roman, L'instant même, 1997.

La petite Marie-Louise, roman, L'instant même, 2001.

Cavoure tapi, roman, L'instant même, 2003.

ALAIN CAVENNE

Platebandes

roman

L'instant même

Maquette de la couverture : Isabelle Robichaud

Photographie de la couverture : Marcel Taillon

Photocomposition : CompoMagny enr.

Distribution pour le Québec : Diffusion Dimedia

539, boulevard Lebeau

Montréal (Québec) H4N 1S2

Distribution pour la France : Distribution du Nouveau Monde

© Les éditions de L'instant même 2004

L'instant même

865, avenue Moncton

Québec (Québec) G1S 2Y4

info@instantmeme.com

www.instantmeme.com

Dépôt légal

Bibliothèque nationale du Québec, 2004

L'instant même remercie le Conseil des Arts du Canada, le gouvernement du Canada (Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition), le gouvernement du Québec (Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC) et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec.

Remerciements

Je remercie Christian Benoît, Élisabeth Lacroix et Stefan Psenak, qui ont lu des premières versions de ce roman et dont les observations m'ont été précieuses. Je remercie également le D^r Louis-Raymond Trudeau, médecin pathologiste au Laboratoire de sciences judiciaires et de médecine légale du Québec, qui m'a prodigué ses bons conseils dans un domaine où je m'aventurais sans filet.

Enfin, je tiens à exprimer toute ma gratitude à Marie Taillon, dont la compétence et le jugement m'ont beaucoup aidé au fil des ans. Je souhaite à tout écrivain une éditrice aussi généreuse, minutieuse et délicate.

À mon ami Ghyslain

Un

EN RENTRANT DE BOIS SÉLECT, Félix trouva une note de Myriam sur le babillard à l'entrée.

*13 h. Partie faire des courses, puis
CLSC (psy). Retour vers 15 h 30.*

XOXO

Avant le retour de Myriam, il avait le temps de mettre le poulet à mariner, de passer un coup d'aspirateur. Il sortit les poitrines, alluma la radio. Il écouta *Poison rouge* d'Offenbach, *Isn't Life Strange* des Moody Blues, *Your Song* d'Elton John...

Myriam trouva Félix en bas dans l'atelier. Il taillait les pièces pour l'armoire de Madeleine Rouleau. Une agréable odeur de pin flottait dans l'air. Elle avait dit à Félix, au début de leurs fréquentations : « Je te trouvais déjà beau et fin, mais je suis tombée en amour avec toi le jour où j'ai mis les pieds dans ton atelier, l'odeur du bois m'a tourné la tête. Ça sentait toi. » Elle avait à peine exagéré. Quand Félix lui avait montré les objets et meubles qu'il fabriquait, les outils qu'il

utilisait, le cœur de Myriam avait définitivement craqué. Ce jour-là, le buffet n'avait pas tellement bougé.

Myriam vint l'embrasser.

– Tu avances ?

– J'achève de couper mon bois, demain je commence à travailler au ciseau. Comment c'était avec la psychologue ?

– Bien. Aujourd'hui, j'ai eu une assez bonne journée. J'ai pris une décision, je t'en parlerai plus tard.

– Tu m'énerves avec tes « plus tard » ! En passant, j'ai fait mariner le poulet, j'ai pensé qu'on mangerait dehors. Tu me raconteras.

– Je reprends le boulot, dit Myriam avec un sourire. Le comité m'offre de travailler à mi-temps le premier mois. Et je repense à l'idée du détective, ajouta-t-elle, plus sérieuse, je veux t'en parler. Plus tard. J'ai encore une course, ensuite j'ai un chèque à déposer.

– J'ai passé l'aspirateur et je te signale, ma chère, que ton peperomia a de la misère, j'ai enlevé des feuilles mortes. Tu devrais lui donner de l'engrais et le repoter. Il étouffe dans son pot, les racines sortent par les trous...

– Je sais. En revenant, je m'en occupe. J'arrête prendre un rosé, ça va ?

– Prends donc deux bouteilles, tant qu'à y être.

– Une pour demain pendant que tu vas « travailler au ciseau » ? Je te connais. Et je me charge

du barbecue, ne commence pas sans moi. Merci pour l'aspirateur, t'es un amour !

– Myriam, j'ai fait un peu de ménage, je n'ai pas changé les armoires de la cuisine ! T'es drôle, des fois.

– J'ai rien que ça à faire. Toi, tu as ton travail.

– J'ai une blague pour te ramener sur terre. Pourquoi les femmes ont les pieds plus courts que les hommes ?

– Je ne sais pas...

– C'est le fruit de l'évolution : pour qu'elles se tiennent plus près de l'évier quand elles lavent la vaisselle.

– Ha ! ha ! Comme tu vois, je ris à gorge déployée. Moi aussi je t'aime !

Myriam disparut dans l'escalier. Merci pour ceci ou cela, merci pour n'importe quoi. Comme s'il avait outrepassé ses devoirs. Il désamorçait en faisant des blagues, même mauvaises. Il était connu qu'il torchait bien, il frottait dans les coins qu'elle avait tendance à négliger, surtout dernièrement. Elle était ainsi depuis un temps, Myriam, pleine de gratitude, exagérément reconnaissante. Son comportement était emprunté, elle se tenait à distance d'elle-même. Elle s'était déjà mieux portée.

Il abaissa son masque et reprit son ouvrage. Il coupa son bois de façon mécanique, poussant la scie sur les lignes tracées au crayon, l'esprit ailleurs. Myriam revenait du CLSC. Elle avait rencontré la psychologue et, toute pompée,

elle avait pris une décision, des décisions. Les bonnes ? Pour son retour au comité de logement, probablement. Quant au détective, il aurait mieux valu qu'elle attende. Avait-elle l'énergie de se lancer dans une telle entreprise, la force d'encaisser les secrets qu'elle risquait d'apprendre ? Il avait tenté de la dissuader ou de l'amener à retarder ses recherches. Elle disait qu'elle avait besoin de savoir pour s'en sortir et, opiniâtre comme elle l'était, elle avait peut-être raison.

Le sciage terminé, Félix glissa un disque dans le lecteur, le livre II du *Clavier bien tempéré*. Au même moment, *Voyager* circulait quelque part à l'extérieur du système solaire, contenant vingt-sept morceaux de musique, dont trois de Bach, et justement ce *Prélude et fugue* qu'il écoutait, interprété par Glenn Gould. Bach était bien à sa place parmi les étoiles, Gould aussi.

Myriam se précipitait, Félix craignait qu'elle ne se fasse plus de tort que de bien. L'argent qu'elle avait reçu était un cadeau empoisonné qu'elle mettrait beaucoup de temps à « blanchir » dans son cœur, il en demeurerait convaincu.

Elle n'était pas fixée au sujet du détective, ils devaient en reparler... Pourquoi ne pouvait-elle livrer sa pensée sans préparation ? Pour le ménager, par souci de son travail ou par goût des mises en scène ? Ah ! Myriam, tu t'amuses à des jeux dangereux !

Deux

Cinq mois plus tôt, Myriam avait reçu une lettre qui avait bouleversé sa vie. La lettre arrivait de Frascati, une petite ville au sud-est de Rome connue pour ses vins, et portait l'en-tête d'un notaire. Elle était adressée à la *Gentile Signora* Myriam Sarfati et portait la signature de Silvio Bianchi, *notaio*, qui agissait au nom de feu Isabella Zampi, née Carboni. Heureusement, la lettre avait été traduite en anglais. Myriam avait appris, d'un seul coup, qu'elle était la fille naturelle d'Isabella Carboni-Zampi, qu'elle avait été adoptée par ceux qu'elle avait toujours considérés comme ses parents biologiques et que *la signora* Carboni-Zampi avait souscrit à une police d'assurance-vie dont Myriam était la bénéficiaire.

Myriam avait correspondu avec le notaire Bianchi par l'entremise d'une avocate locale, touché une forte somme d'argent et appris en prime que son père naturel était peut-être toujours vivant. On pouvait en effet le supposer, puisque Isabella Carboni-Zampi avait demandé au notaire de préciser que sa fille ne devait jamais chercher à connaître l'identité de son père.

L'argent dormait dans un compte ouvert à la réception de la traite bancaire et rapportait 2,75 % d'intérêt par année. Félix aurait souhaité que, ne sachant à quelle fin elle voulait s'en servir, Myriam fasse au moins fructifier son bien. Il lui avait proposé à quelques reprises de consulter un comptable, un courtier, un fiscaliste, les marchés boursiers connaissaient une véritable explosion. Myriam, figée par le choc, n'était pas prête à tirer profit de sa fortune ; en fait, les événements avaient plutôt eu sur elle l'effet d'une calamité. Elle avait été démolie. Ses parents véritables, tout à coup devenus adoptifs, étaient décédés, sa mère quatre ans plus tôt des suites d'un cancer du sein, son père il y avait un an et demi d'une crise cardiaque. Déjà, après la mort de son père, elle n'avait pas été très solide sur ses pattes.

La première lettre du notaire Bianchi précisait la cause du décès de sa cliente : un accident de la route survenu au sud de Positano sur la route sinueuse qui longe la côte amalfitaine. Le notaire avait l'amabilité de joindre à sa lettre une coupure de journal en italien, que Félix et Myriam étaient plus ou moins arrivés à déchiffrer à l'aide des explications du *dottore* Bianchi. Un jeune abruti qui s'amusait à découvrir les surprises de la Peugeot 406 qu'il avait volée à Catanzaro avait eu la sottise de doubler un poids lourd dans une courbe. On avait découvert dans la carcasse de la Peugeot, outre le corps désarticulé du chauffard (plus surpris qu'il n'avait prévu, assurément),

des bouteilles de bière fracassées. Personne n'était sorti gagnant de cette brève rencontre de deux véhicules circulant en sens inverse, surtout pas le petit futé dans la Peugeot ni la mère de Myriam, l'épouse d'un entrepreneur connu de Frascati. Le chauffeur du poids lourd, quant à lui, s'était retrouvé tête en bas dans son camion, stoppé par les arbres à trois mètres d'un précipice. Il avait survécu à ses blessures. Sa déposition avait fait en sorte que Myriam touche le double du montant de la police d'assurance – une disposition, ajoutait le notaire Bianchi, qui aidait à atténuer la douleur des survivants en cas de mort accidentelle.

Et maintenant que Myriam commençait à peine à remonter la pente, elle voulait aller au bout des choses. Félix la soupçonnait de chercher à battre le record de Sisyphe : elle n'avait pas la force de maintenir son rocher au sommet, il risquait de dégringoler et elle se retrouverait plus bas encore qu'au début. Depuis des semaines, il se disait que, ne pouvant éloigner Myriam de ses tentations, il verrait au moins à ce qu'elle ne replonge pas dans sa misère. Il arrivait par contre que son propre travail le prenne entièrement, il devrait se méfier du plaisir qu'il éprouvait à travailler le bois, des effluves de pin que Myriam avait trouvés si capiteux.

Myriam, de son côté, demeurait sourde à ses mises en garde. « Mes instincts ne sont pas à leur meilleur, avait-elle reconnu, je compte sur toi. »

Platebandes

Sauf qu'elle ne l'écoutait pas, elle se débattait avec ses démons et tâchait de les fuir en courant trop vite. Elle le savait, elle ignorait comment s'arrêter.

Trois

Félix avait étudié le quartier, les allées et venues des employés, et constaté que les clients étaient rares et l'activité à peu près nulle. Il traversa la rue, flâna devant les magasins, s'arrêta devant une quincaillerie.

Une tondeuse à gazon côtoyait des cafetières, un pan de la vitrine était occupé par une pyramide de pots de peinture derrière laquelle s'élevait une « création » en tuyaux de plomberie. L'artiste avait disposé sur un rectangle de styromousse cinq rouleaux de corde à linge de différentes couleurs imitant le drapeau olympique. Et ainsi de suite, jusqu'à une étagère de salle de bains qui contenait du papier de toilette, des détecteurs de fumée et des boîtes de vis renversées pour en montrer le contenu. Çà et là, une bouilloire, des marteaux, un panier en osier contenant une égoïne et une scie à métal. Pourquoi les étalages des quincailleries sont-ils immanquablement hideux ?

Il revint sur ses pas, s'assit à l'intérieur d'un abribus et attendit, consultant sa montre régulièrement. Le coin de rue était tout près, derrière il

y avait une ruelle. Il avait aperçu la boutique deux semaines plus tôt, alors qu'il livrait une table de cuisine à un client. Il avait vu le logo MÉPHISTO dans la vitrine.

L'un des deux vendeurs sortit à midi moins vingt. Après cinq minutes, Félix conclut qu'il était allé manger, l'autre demeurait seul. Le reste était une question de risque, de chance. Félix sentit un frémissement dans ses cuisses. Il pouvait courir vite.

Il poussa la porte et se dirigea avec nonchalance vers l'étalage Florsheim, signalé en grosses lettres noires – de la pompe coûteuse de courtiers, d'avocats, d'hommes d'affaires. Il tâta les cuirs en connaisseur. Les modèles en promotion coûtaient plus de cent cinquante dollars. À côté se trouvaient des Rieker et Rhode, chaussures allemandes d'excellente qualité.

L'employé s'amena aussitôt. Quand un client reluque les Florsheim et les Rhode, on ne traîne pas les pieds, il y a de la vente dans l'air.

– Puis-je vous aider ? demanda-t-il, avec un sourire aimable.

– Je cherche une bonne chaussure. Évidemment, je ne suis pas dans une pharmacie. Je voudrais quelque chose de bien fait, assez classique.

– Avec Florsheim, on ne se trompe jamais. Votre pointure ?

– Du 43. J'aimerais essayer ce modèle. En noir, je préférerais.

Si Marianne avait raison ? Avait-il les moyens de se frotter à la famille Sandrelli ? Quand même, se rappela Cavoure, il n'enquêtait pas sur les opérations et transactions de la famille, il cherchait uniquement à établir si un homme avait couché avec une certaine femme trente ans plus tôt.

La vie de Myriam Sarfati bascule lorsqu'une lettre en provenance d'Italie lui apprend qu'elle a été adoptée à sa naissance, que sa mère biologique vient de mourir en lui léguant une importante somme d'argent et qu'elle ne doit pas chercher à découvrir l'identité de son père. Une recommandation qu'elle s'empresse d'ignorer en chargeant Alain Cavoure de l'enquête.

Après être passé de l'état de biologiste à celui de détective privé dans *L'art discret de la filature*, Alain Cavoure a exploré les coulisses parfois sanglantes de la course aux brevets internationaux dans *Cavoure tapi*. Le voici maintenant à piétiner des platebandes que les règles élémentaires de la prudence interdisent aux curieux, même s'ils sont inspirés par la compassion

Photographie de la couverture : Marcel Taillon